

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# LA FAMILLE

REVUE HEBDOMADAIRE

---

L'abonnement, qui est d'une piastre (\$1.00) par an, date du 1er janvier. S'adresser, pour tout ce qui concerne la revue, à F. A. BAILLAIRGÉ, Ptre, à Joliette, P. Q., Canada.

---

## JE VOTERAI CONTRE VOUS

—:0:—

Le docteur X. de B\*, rencontre le député A. qui lui paraît tout songeur.

— Qu'avez-vous donc, député ?

LE DÉPUTÉ. — Je songe à une grande réforme.

LE MÉDECIN. — S'agirait-il de nommer les députés à vie !

LE DÉPUTÉ. — Pas précisément. Il est un mal auquel je voudrais remédier. Je remarque qu'un bon nombre d'enfants ne vont pas à l'école, et qu'ils grandissent sans savoir lire et écrire.

LE MÉDECIN. — Quel remède y voulez-vous apporter ?

LE DÉPUTÉ. — Je veux proposer en chambre l'instruction obligatoire. Lorsque l'Etat ordonnera, il faudra bien se rendre.

LE MÉDECIN. — Bigre, vous y allez.

LE DÉPUTÉ. — Oui, je veux qu'à partir d'un certain âge les parents soient obligés d'envoyer leurs enfants à l'école, sinon, qu'ils soient frappés d'une amende et privés de leur droit de voter.

LE MÉDECIN. — Vous badinez ! Votre remède est, ni plus ni moins, pire que le mal.

LE DÉPUTÉ. — Expliquez-vous.

LE MÉDECIN. — J'ai aujourd'hui 5 garçons et 10 filles. Ces enfants là sont-ils mes enfants ou les enfants de l'Etat ?

LE DÉPUTÉ. — Cela ne demande pas de réponse.

LE MÉDECIN. — Si cela ne demande pas de réponse, ça demande une conclusion.

Etant le père de ces enfants, Dieu a mis dans mon cœur et dans le cœur de chaque père de famille, un dévouement qu'on ne trouvera jamais dans le cœur de l'État !

Si avec mon amour pour mes enfants, je ne les fais pas instruire, je suis un monstre. Or, pour atteindre un monstre on ne fait pas une loi qui porte sur toute la société.

Si j'envoie mon fils à l'école, et s'il ne veut pas s'instruire, votre loi ne le fera pas étudier davantage.

Du reste, M. le député, je tiens de Dieu lui-même l'autorité sur mes enfants. Quand je leur dirai d'aller à l'école, je veux qu'ils se rendent à *mon* autorité, en cela comme en toute autre chose. Votre loi d'instruction obligatoire diminuerait donc mon autorité, ce qui est toujours un mal, car c'est par l'autorité des parents que l'ordre règne dans la famille. Votre loi irait donc contre le bien de l'État dont la base est la famille.

Par conséquent, M. le député, ne vous présentez jamais dans mon comté, car *je voterai contre vous !*

LE DÉPUTÉ. — Vos raisons ont de la valeur. J'avoue que je n'ai songé qu'à l'inconvénient qu'il y a de ne pas être instruit.

LE MÉDECIN. — Je vous dirai que j'ai beaucoup de raisons autres que celles-là, en réserve, si jamais l'occasion se présente d'en user.

Ils se séparent, le député restant encore plus songeur qu'auparavant.

Inutile de dire que, dans cet apologue, c'est le médecin qui est dans le vrai. L'instruction obligatoire serait une véritable plaie pour notre pays.

F. A. B.



Ceux qui veulent encourager les jeunes écrivains canadiens feront bien d'acheter *Études et Récits*, par P. T. Bédard, chez Dumont, 1826, rue Ste-Catherine, Montréal.

## UN REVE

...In sonno che sovente,  
Anzi che'l fatto sia, sa le novelle.  
(DANTE, *Purgatorio*, xxvii.)

Je rêvais que la nuit était épaisse et sombre,  
Que les cieux s'éteignaient et s'affaissaient dans l'ombre,  
Comme un couvercle de cercueil ;  
Mon âme avec effort s'arrachait à la terre ;  
Mais sur mon corps sans vie, effroyable mystère !  
Je sentais se coller les plis froids du linceul.

Et me voilà jeté dans un immense espace.  
Les archanges muets, prosternés sur leur face,  
Adoraient, en tremblant, le Saint, le Roi des rois.  
Une vive auréole environnait la croix.  
Aux profondeurs des cieux, j'entendais les tonnerres  
S'appeler à voix basse, et je voyais les sphères  
Passer et repasser avec rapidité.  
Bientôt Dieu se leva de son éternité.  
Ebloui, confondu, je veux fuir, je m'élançai :  
Je tombe anéanti. Les anges en silence,  
De leurs ailes voilés, attendent, pleins d'émoi,  
Quel arrêt le Seigneur prononcera sur moi.

Comment peindre l'effet de son regard de flamme ?  
Ainsi qu'un dard brulant, il transperçait mon âme ;  
Sa clarté m'emplissait et me mettait à nu.  
Ah ! quel horrible aspect qu'un cœur d'homme connu !  
Nous ne nous supportons qu'à la faveur de l'ombre.  
Je voyais pulluler des misères sans nombre,  
Que mon aveugle orgueil ne se soupçonnait pas.  
Mes pensées, mes désirs, mes actions, mes pas,  
Se montraient à mes yeux, dans leur laideur affreuse.  
Pas un pli de mon être où l'œil divin ne creuse,  
Hélas ! et pas un pli qui soit pur, qui soit sain.  
Cent vipères semblaient se disputer mon sein ;

Grand Dieu ! que de défauts, de vides et de taches  
Là, la concupiscence et ses viles attaches ;  
Ici, le sale orgueil, mal secret et hideux ;  
Et les grossiers instincts, enfantés par les deux.  
Non, non, rien ne saurait exprimer mon martyre :  
Et ce spectacle affreux me repousse et m'attire ;  
Je veux fuir, mais en vain : je monte, je descends ;  
Je ne trouve que moi, c'est moi seul que je sens.

A grands cris j'invoquais la mort, le néant même ;  
Mais cloué, mais rivé par le regard suprême,  
Il fallait me subir, me comprendre, me voir.  
Oh ! l'enfer pour punir a-t il plus de pouvoir ?  
Et n'est-ce pas l'enfer, quand l'homme, sans refuge,  
Est son accusateur, son témoin et son juge ?  
Oui, vous voir, ô damnés, immortels malheureux,  
Vous sentir : de vos maux voilà le plus affreux.

Combien de temps dura cette angoisse cruelle,  
Je ne sais ; mais chaque heure en semblait éternelle.  
Malgré tous mes efforts, je ne pouvais trouver  
Un seul cri pour me plaindre, un mot pour me laver.  
Je reste enseveli sous le poids qui m'accable.

Enfin l'heure approchait, cette heure irrévocable,  
Qui, pour l'éternité, devait fixer mon sort :  
Un archange soudain des rangs se lève et sort :  
C'est l'Exterminateur. Son visage est austère,  
Son regard est perçant. A son dur ministère,  
Il semble, on le voit bien, se prêter à regret.  
Pour lui rien n'est obscur, ni douteux, ni secret.  
Mes défauts, mes erreurs, mes péchés, qu'il proclame,  
Ramènent l'épouvante et l'enfer en mon âme ;  
Et ces yeux, tous ces yeux qui s'abaissent sur moi,  
Augmentent mes douleurs et doublent mon effroi.  
L'ange de mes côtés en vain cherche en silence.

Quelque œuvre méritoire à mettre en la balance...  
Rien qui puisse compter ! Rien ! rien, en vérité !  
Pas de fruits parvenus à leur maturité !  
Des désirs ! des projets ! la nudité ! la honte !  
O mortels ! ô mortels ! bien aveugle qui compte  
Sur ses œuvres ! Bien fou qui se complaît en soi !  
Vous le verrez, un jour, au flambeau de la foi.

Un mouvement soudain se fit dans l'assemblée.  
Le Juge se leva : ma pauvre âme troublée  
Attendait son arrêt, trop facile à prévoir.  
En vain je fais effort, et voudrais me mouvoir :  
Un nœud de fer m'étreint. La sentence est rendue.  
C'est fait : le sol s'entr'ouvre... Enfer ! âme perdue !  
Enfer, mal éternel !... Je m'éveille, brisé.

Et si demain, ce rêve était réalisé ?

A. DEVOILLE.

---

## PENSEES EN VOYAGE

( Pour La Famille )

### PREFACE

Des impressions ne sont pas des certitudes, et des souvenirs n'ont plus de réalité actuelle. Mais la contemplation du monde extérieur, le paysage des régions parcourues, les expériences éprouvées, les conversations avec pauvres et riches, instruits et ignorants, finissent par créer des idées et dans l'isolement de l'exil, l'âme ressent le besoin de les communiquer *urbi et orbi*.

Après un certain nombre d'années, l'esprit se crée un code de sagesse et un *Credo* qui comme les rames de nautonnier l'aide à remonter le courant des banalités humaines et à se diriger à travers les écueils de la vie.

Ce sont ces maximes ou soliloques, appelez-les comme vous le voudrez, que je livre aujourd'hui au regard du public.

Je le sais tout ne sera pas approuvé, tout peut-être ne sera pas lu, mais je suis sûr d'un succès.

C'est peut-être présomption de ma part de parler de succès avant même la publication de mon volume. De nos jours les libraires sont encombrés, les écrivains font carême, et un nouveau livre n'est pas une merveille ?

Eh ! bien, oui, je crois à un succès réel qui fera mon bonheur, et la perspective de voir mes *Pensées* au panier dans bien des bureaux ne m'empêchera pas de les publier.

Quel est donc ce succès ?

Le voici : — Il est impossible que certaines âmes n'aient point passé par des phases, des expériences analogues, il y a donc entre elles et moi une communauté de joies et de tristesses qui leur rendra mon livre utile. Ce bien inconnu que l'écrivain fait au loin, je crois que Dieu le récompense aussi.

Plus d'un livre m'a fait avancer d'un pas plus fort et plus joyeux dans les sentiers épineux de la vie. Je désire être la cause du même bonheur à l'âme *qui dans la foule que j'ignore* me comprendra sans me connaître.

Les Irlandais envoient à leurs frères dispersés des boutures de trèfle qui leur rappellent la Patrie, la Foi, l'Espérance ; ainsi mes pensées éparpillées rediront à mes frères que la Patrie éternelle est toujours digne de sacrifice, que le seul remède à leurs maux est la Foi de leur mère, et que tant qu'on respire il faut espérer.

Nous sommes parfois coupables de bien des fautes sans le savoir, j'espère être aussi responsable pour quelques bons desirs sans le savoir.

La vie est une pénitence et une compensation ; faisons le bien maintenant à la sueur de notre front et laissons à Dieu seul le soin de faire fructifier et de nous en récompenser.

Pauvres pensées, partez en voyage !!

ÉMILE PICHÉ, Ptre.

## LE SUCRE D'ORGE

Bébé silencieux suçait, au lieu du ponce,  
Un jour, un sucre d'orge exquis,  
Faveur bien douce,  
Qu'il tenait d'un de ses amis.  
Un autre marmot, d'aventure,  
Passe et fait de grands yeux.  
Son allure  
Rend le premier fort soucieux.  
"Donne" ...dit-il. Bébé tourné le dos de crainte,  
Avec un franc geste gamin,  
Et dans sa poche, net, il vous met hors d'atteinte  
Son trésor en un tour de main.  
Cependant un remords ébranle son astuce,  
Et tout à coup le reprenant,  
Tout en le tenant ferme, il le lui tend : "Tiens" suce,  
...Non, pas tant, assez maintenant."

MINETTE DE SAINT-MARTIN.

---

## Les " charretiers " de Québec les cochers de Naples et de Paris

L'homme le plus poli de la terre, c'est le *charretier* de Québec.  
Il mène bien et vite, avec infiniment de grâce et d'empres-  
sement.

Voyez le circuler dans les rues poétiquement tortueuses de  
Québec. Quelle prestesse ! quelle manigance ! — Le goudolier  
de Venise en crèverait de dépit.

Il vous fait passer par mille ornières, par mille trous, par  
mille cahots. La calèche se disloque, la *carricole* se rompt ; vous  
devenez nerveux : ne craignez pas. De temps en temps vous en-  
tendez : " Marche donc ! marche donc ! " Soyez sans crainte ça  
marche.

La boue vous vole à la figure ; une avalanche de neige déro-

be à vos regards cheval et charretier ; mais vous entendez :  
“ Marche donc ! marche donc ! ” — Ca marche, ne craignez  
rien. Vous montez mille collines, cent montagnes ; vous en  
descendez trois fois plus. Un *Wo-ho* énergique vous annonce  
que vous êtes au terme de votre course. Vous mettez pied à  
terre, tout abasourdi ; vous payez trente sous ; vous n’entendez  
plus “ marche donc ” ; soyez sans crainte, ça ne marche plus.

• • •

Il n’y a que deux cochers au monde qui *mènent* bien : celui  
de Québec et celui de Naples.

• • •

#### LE COCHER DE NAPLES

Il parle toujours, chante toujours, prie toujours, jure tou-  
jours..... ou fait tout cela à la fois.

Son cheval a mérité les honneurs du proverbe ; on dit  
“ cheval mort de Naples. ”

Mais mettez à l’épreuve ce cheval mort qui n’a jamais man-  
gé autre chose que des feuilles de choux, et dont la dent aigui-  
sée n’a jamais tondue dans un pré de luzerne la largeur de sa lan-  
gue, et vous verrez qu’il mène bien.

• • •

#### LE COCHER DE PARIS

C’est quelque chose qui fait partie d’un cheval et d’une voi-  
ture ; cette voiture s’appelle coupé, diligence, fiacre, même *sapin* !

Vous réclamez ses services, deux mots suffisent : “ Telle rue,  
tel numéro, à la course ou à l’heure, ” et ce *chose* vous donne sa  
carte, et il ouvre la portière, et il la referme, et les chevaux ont  
tout compris, et ils marchent, et le cocher dort, ou s’il ne dort  
pas, il *s’endort* beaucoup.

Ne lui dites jamais d’aller vite. Ces mots ne seraient pas  
compris ; le train de ses chevaux est réglé par la “ Coutume de  
Paris, ” coutume invariable.

HUBERT LA RUE.

*Voyage sentimental.*

DISTRAIT

---

Un jour un monsieur descend son escalier.

Il arrive dans la rue.

Il rencontre un homme.

L'homme le regarde et dit : " Ah ! "

Le monsieur s'arrête et demande à l'homme : " Pourquoi dites-vous " Ah ! " ? Vous feriez tout aussi bien de dire " B " .

L'homme sourit et répond : " Parbleu , je dis " Ah " parce que vous êtes nu-tête. On ne sort pas sans chapeau " .

Le monsieur met la main sur sa tête et dit : " Tiens, c'est juste. J'ai oublié de mettre mon chapeau " .

Il remercie l'homme, remonte chez lui, met son chapeau, redescend son escalier, arrive dans la rue et rencontre un autre homme qui le regarde et qui dit : " Ah ! "

Le monsieur s'arrête et demande à l'homme : " Pourquoi dites-vous " Ah ! " ? Vous feriez tout aussi bien de dire " B ou C " .

L'homme sourit et répond : " Parbleu, je dis " Ah ! " parce que vous marchez sur vos pieds. On ne sort pas sans chaussettes et sans bottines " .

Le monsieur regarde ses pieds et dit : " Tiens, c'est juste. J'ai oublié de mettre mes bottines " .

Il remercie l'homme, remonte chez lui, met ses chaussettes et ses bottines, redescend son escalier, arrive dans la rue et rencontre un troisième homme qui le regarde et qui dit : " Ah " .

Le monsieur s'arrête et demande à l'homme : " Pourquoi dites-vous " Ah ! " ? Vous feriez tout aussi bien de dire : " B " ou " C " ou " D " .

L'homme sourit et répond : " Parbleu, je dis " Ah ! " parce que vous avez votre paletot, c'est vrai : mais vous n'avez pas de gilet, vous n'avez même pas de chemise " .

Le monsieur se tâte et dit : " Tins, c'est juste. J'ai mon paletot, mais je n'ai pas de gilet, je n'ai même pas de chemise " .

Il remercie l'homme, remonte chez lui, met sa chemise et son gilet, redescend son escalier, arrive dans la rue et rencontre un

quatrième homme qui le regarde et qui se prépare à dire : "Ah !"

Le monsieur lui met la main sur la bouche et crie : "Vous allez me dire " Ah ! " n'est-ce pas, comme les autres ? Je parie que j'ai oublié quelque chose. Dites-moi tout de suite quoi".

L'homme sourit et répond : " Parbleu, votre paletot. Est-ce qu'on sort en bras de chemise ? "

Le monsieur touche ses bras et dit : " Tiens, c'est juste. Je n'ai pas mon paletot."

En effet, quand il était remonté chez lui pour passer sa chemise et son gilet, il avait retiré son paletot et, en sortant, il avait oublié de le remettre.

Furieux, il remonte chez lui, sans même penser à remercier l'homme, il se jette sur une chaise, navré, et fait la réflexion suivante :

" Si je mets mon paletot, qu'est-ce qui va arriver ? Je redescendrai mon escalier que j'ai déjà monté et descendu pas mal de fois. Dans la rue, je rencontrerai un homme qui dira : " Ah " Je m'arrêterai et je lui demanderai pourquoi il dit " Ah ! ". J'ajouterai qu'il ferait tout aussi bien de dire " B " ou une autre lettre. L'homme sourira et me répondra que j'ai oublié quelque chose et je remonterai. — Je ferai bien mieux de ne pas mettre mon paletot et de rester ici — et même de me coucher et de dormir ".

Le monsieur se couche et s'endort.

Au bout d'un instant, il se réveille et dit : " Ah ! "

Il se frotte les yeux et se demande : " Pourquoi est-ce que je me dis " Ah ! " Je ferais tout aussi bien de me dire " B ".

Il réfléchit une minute et se répond : " Que je suis bête ! Je me dis " Ah ! " parce que je me suis couché tout habillé. J'ai même mes chaussures. Quand on veut se coucher dans son lit on se désabille. On ôte au moins ses souliers. " .

Après s'être répondu ça, le monsieur se lève. Quand il est debout, au lieu de se désabiller, il attend une minute. Au bout de la minute, voilà qu'il se surprend encore à dire " Ah "

Seulement il ne se répond plus rien, ça commence à l'agacer trop.

*(L'Echo de la Semaine.)*

# LA MAISON DE L'ENFANT PERDUE

(Pour *La Famille*)

---

## CHAPITRE DEUXIÈME.

---

(*Suite.*)

Un accès de toux empêcha Alice de répondre et avant qu'elle pût le faire, une voix anxieuse se fit entendre d'une fenêtre du château :

Alice, Alice ! que faites-vous donc assise sur le gazon à une pareille heure ? Entrez de suite, ma chère enfant, vous allez prendre un rhume mortel.

Par St. Georges, c'est votre père ! s'écria Henri sautant sur ses pieds et faisant un dernier effort pour faire disparaître toutes traces de ses larmes. Entrez, Alice, entrez et surtout ne dites pas que j'ai pleuré. Alfred en raconterait de belles à l'école et certainement je serais la fable de la classe pendant six mois, Entrez de suite, de grâce car votre père pourrait venir vous chercher et mes yeux rougis me perdraient certainement. Pour éviter un tel malheur, il s'éloigna en courant dans l'avenue. Alice de son côté prit le chemin de la maison.

Sur les degrés de la terrasse, elle rencontra son père le major Grey qui, comme Henri l'avait prévu, venait au devant d'elle. C'était un homme grand, bien fait avec le regard et le port d'un soldat. Quoiqu'il ne parut pas dépasser beaucoup la quarantaine, ses cheveux pourtant avaient blanchi et on sentait dans son regard et même dans le son de sa voix quelque chose de profondément triste. Evidemment quelque grande infortune s'était abattue sur cette existence et l'avait marquée avant le temps des signes de la vieillesse. Jamais il n'abordait lui-même ce sujet et pourtant on ne pouvait pas demeurer dix minutes en sa compagnie, même dans ses moments de gaieté, sans se convaincre que la joie avait déserté cette existence pour toujours,

—Ma chère enfant, continua le major avec un accent de tendresse mêlée de compassion, pourquoi être si imprudente après tous les avis du médecin ? Voyez, ajouta-t-il en remarquant que, malgré ses efforts, elle n'avait pu réprimer un nouvel accès de toux, vous venez de prendre encore un rhume qui va vous retenir au lit demain.

—Cher papa, ce n'est pas par oubli, mais ce pauvre Henri est si chagrin que je n'ai pu empêcher de m'asseoir avec lui pour le consoler. D'ailleurs ce n'est pas le rhume mais je pleurais aussi et chaque fois que je pleure cela me porte à tousser.

— Alors je ne veux plus que vous pleuriez, ma chère Alice, poursuivit le major, car cette toux violente finira par endommager vos poumons.

— Si c'est possible, cher papa, je ne le ferai plus, mais vous le savez, Lucie doit partir demain et j'ai bien de la peine à retenir mes larmes en perdant celle que je chérissais comme une sœur.

Ce nom de sœur fit tressaillir le major Gray et un nuage de tristesse passa sur son front. Alice s'en aperçut et se jettant au cou de son père elle murmura de sa voix la plus tendre : Pardonnez-moi mon père, je n'y pensais pas, je n'aurais pas dû prononcer ce mot.

— Et pourquoi pas, mon enfant, reprit le major, cherchant à raffermir sa voix et à prendre un air indifférent ? Vous n'avez dit que la vérité. Mais entrons et reposez-vous sur ce canapé afin de vous calmer.

— Merci, papa, mais je crois que je me reposerai mieux dans mon appartement ; ainsi permettez-moi de me retirer jusqu'au souper. Ici je ne pourrais pas m'empêcher de parler et cela me ferait tousser.

— Alors, chère enfant, allez, et souvenez-vous, ajouta-t-il en l'attirant dans ses bras et en la baisant au front, souvenez-vous, Alice, de prendre, à cause de moi, soin de votre santé. Vous êtes la seule enfant qui me reste de votre mère. Quelque chers en effet que me soient les tendres petits à la maison, il ne sauraient vous remplacer dans mon cœur, Alice, vous et .....et.....Mais incapables de prononcer le nom de l'enfant perdue, sa voix s'éteignit dans un soupir étouffé. Alice le baisa en silence et prit à pas lents le grand escalier qui conduisait à sa chambre.

Le pauvre père la suivit du regard tant qu'il put l'apercevoir, ensuite il sortit sur la terrasse pour se remettre un peu de son émotion. Lucie se promenait encore lentement dans le jardin. En la voyant il fit un effort sur lui-même et se dirigea vers elle. Quand il la rejoignit elle était arrêtée devant la fontaine considérant ou du moins paraissant considérer les poissons qui se poursuivaient dans le bassin en faisant briller aux dernières lueurs du soleil couchant les écailles étincelantes de leur cuirasse. Elle ne remarqua la présence du major que quand celui-ci fut à ses côtés. Alors elle leva les yeux mais en voyant la paleur du visage de l'officier l'abattement de son regard, elle mit sa main dans la sienne comme si elle eût été sa fille et lui dit doucement :

— Cher major Grey, vous êtes inquiet sans doute au sujet d'Alice.

— Paraît-elle souvent aussi mal aujourd'hui ? interrompit le pauvre père d'une voix pleine d'angoisse.

Oh ! non, répondit vivement Lucie, au contraire elle paraissait mieux la semaine dernière qu'elle ne l'avait été de l'été. Maman le remarquait hier encore un moment seulement avant votre arrivée. Mais aujourd'hui je crains d'être la cause que son état a empiré. La

pensée de mon prochain départ l'a fait pleurer et c'est ce qui l'a tant abattue.

Le major Grey secoua la tête d'un air de doute. Pour ma part, murmura-t-il plutôt en se parlant à lui-même qu'en répondant à Lucie, je crois qu'elle est à la première période de la phtisie. C'est ainsi que sa pauvre mère a commencé.

— Oh non ! certes, s'écria vivement Lucie, vous ne devez pas désespérer ainsi ; le Médecin affirme que ses poumons sont encore sains et qu'une année ou deux dans un climat plus doux va la remettre entièrement. Justement votre nouveau régiment doit partir pour Malte, vous allez pouvoir lui procurer ce dont elle a besoin. Vous verrez qu'avant peu elle reprendra ses forces. C'est au moins ce que je souhaite de tout mon cœur, autant pour vous que pour elle, ajouta-t-elle en baissant la voix avec cette délicatesse qui faisait l'un de ses plus grands charmes, car vous êtes dans une grande inquiétude, Major Grey et vous avez déjà tant souffert.

— Il y a, pour le cœur d'un père, une douleur plus grande que la mort d'un enfant bien-aimé, dit le major Grey poussé malgré lui à toucher un sujet interdit, et chère comme m'est Alice et plus chère encore comme elle sera quand elle aura pris place au foyer de la famille, je vous déclare Lucie, que la sachait, comme je le sais, innocente et mûre pour le ciel, joyeux, je la coucherais demain dans sa tombe, si par ce sacrifice je pouvais sauver sa sœur, mon Henriette, ma pauvre enfant perdue.

C'était la première fois que Lucie entendait ce nom dans la bouche de Major, dont le cœur pourtant, elle le savait bien, était si plein de l'image de sa fille absente. En même temps elle vit tant de tristesse sur la figure du pauvre père qu'elle n'eut pas la force de répliquer. Mais ce nom d'Henriette, qui résonnait encore à son oreille et que contre toute espérance le Major avait proféré si inopinément, la rappela à elle-même et ne voulant pas perdre une si belle occasion de consoler le père de son amie, elle se hasarda de demander :

— N'y a-t-il donc plus aucun moyen, aucune espérance de la retrouver ?

— Aucun, répondit-il, aucun, excepté... un miracle  
Lucie se tut de nouveau. Une lumière céleste brilla dans ses yeux et sa figure sur laquelle un nuage de tristesse venait de passer, s'illumina soudain dans un rayonnement de bonheur. Fixant sur le pauvre père son regard transfiguré, et pressant affectueusement sa main dans les siennes, elle lui dit avec un accent qui pénétra le cœur du Major et y réveilla des espérances endormies :

— Et ce miracle, pourquoi le Bon Pasteur ne le ferait-il pas ?  
Major Grey, ce miracle il le fera, soyez en certain, il le fera. Oh ! croyez-moi, ce n'était pas sans motif, ce n'était pas simplement pour charmer notre imagination par une fable gracieuse qu'il s'est peint si souvent sous la figure du pasteur cherchant dans le désert la bre

bis égarée. Oui, oui, il est à la recherche d'Henriette et un jour ou l'autre, si ce n'est pas maintenant ce sera plus tard, il la retrouva et la ramena sinon dans les bras de son bon père de la terre du moins dans les bras de ce père plus grand et plus saint dont nous sommes tous les enfants et dont le palais est au ciel.

— Peut-être, si vous priez pour elle, répondit le major, frappé par l'expression d'espérance qui rayonnait de plus en plus profonde dans l'œil noir de Lucie ; peut-être, si vous priez. Pour moi j'ai prié jusqu'à m'épuiser, sans jamais avoir pu pénétrer rien du mystère qui enveloppe ma pauvre enfant. Qui sait même si elle n'est pas déjà morte, et c'est vraisemblablement le cas, ajouta-t-il sur un ton de plus en plus amer, car comment aurait-elle pu survivre à la disgrâce qu'elle-même a attiré sur sa tête ?

— Morte, répéta Lucie, oh ! non, non ! elle n'est pas morte. Vous devez repousser cette sombre pensée, s'il en était ainsi, vous auriez dû, dans le cours ordinaire des choses, en avoir entendu parler depuis longtemps.

— C'est vrai, dit le Major, presque encouragé par le ton d'assurance de la jeune fille ; c'est vrai, *lui* ou plutôt quelqu'autre ajouta-t-il comme pour se corriger, aurait eu la délicatesse de m'écrire. Lucie, ajouta-t-il avec effort, il y a longtemps que je veux vous entretenir à ce sujet et je ne m'en sentais pas le courage, je veux que vous priez pour ma pauvre fille égarée, non pas, entendez bien, comme vous prierez pour un autre pécheur mais je veux que vous priez pour Henriette comme si c'était votre sœur, avec toute l'énergie de l'âme généreuse et aimante que Dieu vous a donnée. Sans doute elle n'est pas votre parente même vous ne l'avez jamais vue ; mais elle est sœur d'Alice qui vous aime si tendrement, et elle aura bientôt un titre spéciale à votre amour quand vous serez devenue membre de cette communauté qui se dévoue à la réforme de ceux qui sont (ô mon Dieu, mon Dieu ! pourquoi faut-il que j'aie pareille chose à dire de mon enfant) oui qui sont ce qu'est aujourd'hui ma fille.

— Cher major Grey, dit Lucie, qui mêlait franchement ses larmes à celles du pauvre père, croyez que je n'ai pas besoin d'être pressée sur ce point. J'ai prié et je prie encore pour Henriette aussi ardemment que si elle était ma sœur, et ma prière elle est appuyée sur l'espérance et j'oserais dire, presque la certitude qu'un jour la pauvre égarée reviendra d'elle-même entre vos bras. Alors vous trouverez dans son repentir une ample compensation aux larmes que vous versez maintenant.

Le major Grey prit dans les siennes la main de Lucie qu'il serra affectueusement.

— Alors promettez-moi, dit-il avec un accent capable d'émouvoir un cœur bien plus dur que celui de la jeune fille, promettez-moi de prier pour elle toujours sans doute, mais surtout ce soir, entendez-

vous ? ce soir, quand vous irez vous agenouiller une dernière fois devant l'autel près duquel vous avez prié depuis votre enfance, cet autel qui vous a donné pour la prière fois le pain de vie, cet autel devant lequel vous avez entendu l'appel divin vous demandant de consacrer votre vie au service du Bon Pasteur. Car si Dieu doit jamais exaucer vos prières, ce sera ce soir, ce soir où vous vous disposez à faire pour son amour le sacrifice de toutes vos joies et de toutes vos espérances sur la terre. Promettez donc que vous ne vous endormirez pas ce soir avant d'avoir fait une prière pour ma malheureuse enfant. Oh ! vous demanderez au Bon Pasteur de ne pas laisser s'égarer trop loin la brebis errante, de la suivre des yeux dans le désert, de l'appeler de sa voix, de courir après elle, de la prendre dans ses bras et de la ramener au bercail et si c'était sa volonté sainte, de me la ramener à moi son infortuné père. Qu'importe que le monde la renie et la méprise, elle est encore mon enfant. Oh ! si elle me revenait repentante, je la considérerais plus que jamais mon enfant ! Oui elle me serait plus chère, plus précieuse à cause même de son malheur. Vous priez donc, n'est-ce pas ma chère Lucie ?

— Je vous le promets, répondit Lucie à travers ses larmes, et incapable d'ajouter une seule parole elle se dirigea lentement vers les degrés de la terrasse où son père l'attendait.

### CHAPITRE III.

Le major Grey et le père de Lucie, Monsieur Neville, avaient été toute leur vie unis et frères, sinon en réalité, puisqu'il n'existait entre eux aucun lien de parenté, du moins par le cœur et les sentiments. Enfants, ils s'étaient assis ensemble sur les bancs de la même école ; adolescents, ils avaient fini leur éducation au même collège et, à leur entrée dans la vie, ils avaient choisi la même carrière et s'étaient attachés au même régiment lorsqu'ils prirent les armes.

La seule différence était dans la raison qui avait motivé leur choix. C'était la nécessité qui avait poussé le major Grey dans la carrière militaire, tandis que M. Neville s'y était engagé par attrait, simplement pour réaliser ses rêves de jeune homme. Descendant d'une ancienne famille tombée dans la pauvreté, le premier en effet n'avait que son épée pour se frayer le mieux possible un chemin à l'honneur et à la fortune, tandis que le dernier, fils unique d'un père moins noble mais plus opulent n'avait embrassé les armes que pour occuper les loisirs de sa jeunesse ; aussi à son mariage, avait-il abandonné le tracas de la vie militaire pour se donner tout entier à sa famille dans le repos et la solitude de la campagne.

Cette différence de fortune n'avait aucunement affaibli les liens de leur amitié ; on aurait dit plutôt qu'elle les avait fortifiés, au moins chez M. Neville. Dans son cœur généreux et ardent, il y avait en

effet toujours comme un remords secret, quand il se regardait, lui, riche, tranquille et que l'homme qu'il aimait le plus au monde trouvait à peine dans son énergique persévérance de quoi faire face aux plus pressantes nécessités de sa position. Volontiers M. Neville aurait vidé sa bourse dans celle de son ami, comme s'il se fût agi d'un frère ; mais le major Grey n'aurait pas accepté. De l'argent il n'en voulait pas ; des distinctions, c'était à lui de les conquérir à la pointe de son épée sur les plages lointaines où l'appelaient ses devoirs de soldat. Enfin pourtant, dans les premières années de son mariage, M. Neville trouva l'occasion d'obliger son ami, tout en ne blessant pas l'orgueilleuse fierté de son caractère.

Deux ans après son mariage, qui avait eu lieu à peu près à la même époque que celui de M. Neville, le major Grey fut obligée d'accompagner son régiment, qui partait pour les Indes. Sa jeune épouse ne put se résoudre à se séparer de son mari. Cependant il y avait une véritable difficulté. La petite Alice n'avait pas encore douze mois. D'une complexion extrêmement délicate depuis le berceau, il était évident qu'elle ne pourrait pas supporter le climat meurtrier de l'Inde, souvent fatal aux enfants Européens les plus robustes. Le major sentait bien qu'il ne pouvait pas exposer ainsi la vie de son enfant. Mais en restant en Angleterre, l'enfant y retenait aussi forcément la mère. Dans cette perplexité où le jetaient ses devoirs d'époux et de père, ce fut M. Neville qui le tira d'embarras. De concert avec son épouse, il proposa au major Grey de prendre soin de la petite Alice pendant l'absence de ses parents, offre qui fut acceptée avec reconnaissance.

La séparation fut cruelle pour le père et la mère mais cette dernière comprit que le devoir comme son cœur lui dictait de suivre son époux. D'ailleurs elle pouvait se reposer, elle le savait, pour tout ce qui regardait le bien-être et le bonheur de son enfant, sur la tendresse du cœur de Madame Neville.

Elle partit donc, tranquille pour son enfant, mais en versant des larmes pourtant. Entrevit-elle alors la triste vérité ? Eut-elle le pressentiment que c'était pour la dernière fois qu'elle voyait sa fille en ce monde ? Toujours est-il qu'à peine arrivée aux Indes madame Grey mourut en donnant le jour à une seconde fille, la triste Henriette, qui, au moment où commence notre récit, avait déjà infligé à son père un si sanglant affront. L'éducation des deux enfants, ainsi orphelines dès le berceau fut aussi différente que les circonstances où le hasard les avait jetées. Monsieur et madame Neville remplirent, et au delà, leurs fonctions de père et de mère vis-à-vis de l'année. Les heureuse disposition de l'enfant, son caractère doux et affectueux, rendirent la tâche facile à ses parents d'adoption qui lui vouèrent ainsi sans effort un amour égal à celui qu'ils portaient à leur propre fille, la petite Lucie. Alice de son côté aimait comme son père et sa mère Monsieur et madame Neville, regardait leurs fils comme ses frères et cherissait Lucie comme sa sœur.